

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Mont-Royal

Robert Marteau

Volume 22, Number 3 (129), May–June 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29884ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marteau, R. (1980). Mont-Royal. *Liberté*, 22(3), 108–116.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Mont-Royal

ROBERT MARTEAU

Jeudi 3 janvier

Le froid est vif, la terre totalement close. Sur le lac, une équipe d'entretien pousse la neige rare et l'accumule en plusieurs massifs qu'on agrémente de petits conifères pailletés de nickel. A l'aide de lances, on arrose la glace pour lui donner un meilleur poli et permettre aux patineurs d'évoluer avec plus d'aisance. Caché durant deux jours derrière les nuées basses, le soleil a reparu, vibrant de faisceaux et volées de flèches qu'on croirait toutes neuves. Des touffes de paille, des troncs, des fougères vernissées sont sertis dans le marais. Le dessin des ombres est plus flou qu'en été. Les nuages s'imprègnent de nuances de ramiers. Le bleu céleste s'intensifie à leur lisière. Chaque jour nous recevons des nouvelles de l'Iran. La population des Etats-Unis supporte mal qu'un vieux derviche immobile invoque son dieu et le dieu de son peuple pour contrecarrer leur toute-puissance. Toute notion de sacré se trouve absente à un point tel du monde atlantique qu'on voit ce dernier interdit face à la manifestation des phénomènes qui échappent à sa comptabilité. Alors il commence à sortir de son arsenal les bonnes paroles ordinairement abandonnées à la discrétion des pasteurs du dimanche, rappelant toutefois au cours de ses prêches que patience et mansuétude peuvent avoir un terme et qu'on ne fabrique pas des bombes H et N rien que pour soulager le gousset du

contribuable. Là-dessus, voici que l'armée soviétique envahit l'Afghanistan qu'autrefois la Grande-Bretagne protégeait avant qu'elle en eût confié la garde au protecteur du monde libre. Que faire ? Redire que les accords internationaux ont été violés, bafoués ? Et après ? Avertir, menacer ? Chacun ne sait-il pas ce que signifie mettre ou ne pas mettre à exécution les menaces proférées ? Ah oui certes il y eut l'Anschluss et les Sudètes. Bien entendu que nous nous souvenons de Budapest comme de Prague. On ne pouvait trop rien dire. C'étaient leurs territoires de chasse . . . Mais Kaboul . . . Voyons ! . . . Monsieur Brejnev pousse la plaisanterie un peu loin . . . Téléphonons au rouge : — . . . — Soyez sans crainte mon cher pasteur. Il s'agit seulement d'escouades de secours . . . First aid, you see . . . Prévenir toute effusion de sang. — On dit que vous pourchassez de bons musulmans. — Des fanatiques, des idolâtres, des obscurantistes, des anti-scientifiques, des superstitieux, des arriérés . . . Vous devez comprendre ça vous, monsieur le Président, qui êtes la lumière du peuple le plus éclairé du monde . . . Nous oeuvrons pour le Progrès de l'humanité, rien que pour ça, tout comme vous, et bien entendu il n'est pas de sacrifices que nous ne soyons prêts à consentir pour que l'Homme voie de plus en plus clair.

Que le risque d'un conflit mondial croisse chaque jour est une évidence pour les moins avertis. Les cartes tombent sur la table avec une effrayante précision. Face aux derniers temps des Poissons contraints dans la matérialité, en quadrature ou opposition à quatre-vingt-dix degrés avec l'atlantique Verseau qui s'annonce, les peuples islamiques du Taureau se rassemblent dans leur foi, ou leur démonisme (selon le point de vue de l'observateur), et tentent de rallumer en eux le feu de la Guerre Sainte. Sur un mode plus simpliste : ils se sentent mis en danger d'anéantissement par un processus d'occidentalisation qui les humilie depuis deux siècles et maintenant menace de les réduire à l'état de sous-peuples livrés au tourisme international pour la plus grande joie des gentils lapins cokifiés de Disney impatientes de s'ébaudir dans les cavernes de stuc spécialement aménagées et climatisées pour que Shéhérazade enchaîne le striptease à sa danse du

ventre et des sept voiles parmi les mille et une pitreries d'Ali Baba et des quarante voleurs.

Vendredi 4 janvier

Les rayons roses du soir sur le pré. L'ombre des arbres s'étire vers les tombeaux. L'ange de bronze verdi souffle en silence dans sa trompette derrière un rang de peupliers sans feuillage. Au ras de l'herbe, le jour déclinant se coule en rousseurs de renard quand à l'ouest, entre les brindilles, il entretient une lanterne sourde par des touffes de luzerne et de glycine. « Les jours allongent », aimait à répéter mon père dès la première semaine de janvier. Alors, sa chienne sur les talons, il s'en allait à la rencontre du printemps. D'ici à sa venue, il y avait la mise à mort du cochon, la cuisine dans le fournil, la vessie froide et translucide pendue au barreau d'une échelle, le poil ensanglanté d'un lièvre, le reflet vert d'un vanneau ; il y avait l'air déchiré par les cuivres de la chasse, les betteraves qui nous gelaient les doigts, les chaînes au cou des vaches, la fumée qu'exhalaient les chevaux, la broussaille en brûlots sous des volutes bleues, les bûcherons qui sentaient l'écorce et portaient de vastes paletots de velours avec un carnier dans le dos où ils mettaient le casse-croûte, la bouteille et la serpe ou la hachette ; il y avait des moutons clairsemés dans la plaine, une bergère en pélerine et quelqu'un qui passait ; il y avait le rémouleur qui non seulement aiguisait les couteaux mais faisait fondre l'étain pour rajeunir les louches, les écumoirs, les fourchettes, les cuillères. Les feux de bohémiens fumaient sous les branches des sapins. De hautes femmes en longues robes de foulard, au visage de bronze s'en venaient sur les seuils pour vendre dentelle, épingles, boutons, galon, élastique et ganse. Leurs hommes se tenaient silencieux près des roulottes et des chevaux. On ne savait pas de quoi ni comment ils vivaient. Après leur départ, pendant quelques jours, traînait une odeur de marc de café refroidi. A la date du mardi gras, c'était la grande chasse à courre. On s'y rendait avec des paniers de merveilles qui sont faites d'une pâte qu'on jette dans l'huile bouillante et qu'on saupoudre après de sucre fin. Il y eut

une période transitoire durant laquelle on voyait carrioles et chars-à-bancs mêlés aux automobiles. Une fois un cheval s'est effrayé du bruit d'un moteur, et il a tout brisé alentour. Les gens criaient. J'ai vu le cheval affalé sur la route, les limons rompus, les courroies flottantes, les parapluies dispersés, une femme qui gémissait à terre, et la bête en même temps rechignait pendant que son maître tentait de l'apaiser de la paume et de la voix. Loin dans les fûtaies, entre Terre-Neuve et Raimbault, la meute vociférait, exaltée par les longues oriflammes que les cors jetaient dans l'air. Bientôt, disons dans six semaines environ, notre touffe de jonquilles fleurirait au creux de la combe et puis le printemps sauterait sur les talus avec des violettes et des pervenches.

Dimanche 6 janvier

C'est un matin d'été, sauf que les feuilles gelées craquent sous la semelle, que les patineurs rayent la surface du lac, qu'une corneille solitaire jappe quelque part pas loin derrière la butte, que le froid a sculpté l'eau qui dévalait les rocs, que je me livre à la joie enfantine de traverser le marais sur la glace, que le fleuve, en dessous, scintille comme le gypse et l'alun. Il me semble que c'est le jour des Rois. Les mages, les astronomes, les physiciens ont reconnu l'étoile née du compost. Ils ont marché dans le foisonnement des collines. On a entendu blatérer les chameaux et les dromadaires, on a entendu le bêlement des chèvres et le braiement des ânes. Il y a eu un grand remue-ménage et certains ont vu, de leurs yeux vu, des volées d'anges. Des muets ont recouvré la parole, des idiots se sont mis à parler comme Salomon, Horace et Virgile. On s'est dit que les temps étaient venus, qu'enfin la Vierge avait enfanté, que la vie dorénavant ne serait plus celle qu'on avait vécue, que tout se trouvait effacé, qu'on recommençait donc à zéro, que toutes les Ecritures n'étaient que le balbutiement annonciateur de la Vérité aujourd'hui révélée. Un seul petit village soudain faisait pâlir Rome et Babylone. Les philosophes, les sophistes consentaient à mettre fin à leurs disputes. Le signe incontestable du Grand Oeuvre venait d'apparaître.

Lundi 13 janvier 1980

Il pleut sur la cuticule de neige. La patinoire est abandonnée. Il y a même des flaques grises sur la piste. J'ai beaucoup de joie à marcher sous le dôme bleu lavande de mon parapluie que j'ai acheté rue Sainte-Catherine, non loin du croisement avec la rue Saint-Denis. J'ai été séduit par la couleur, mais plus encore par l'armature faite en partie de bois. Je suis né dans une région où les parapluies tenaient une grande place. Longtemps ils furent bleu de Prusse, ou bien vert laurier, et on disait que du côté de la Mothe-Saint-Héray ils en avaient des rouge coquelicot. Les bergères les ouvraient contre le vent. Les bûcherons les portaient en bandoulière, ainsi que les maquignons et les fermiers quand ils se rendaient aux foires. Une épaisse vapeur s'accumule un peu plus haut que la cime des arbres. Elle suinte en grosses gouttes. Un monomoteur passe en fantôme dans la touffeur. On ne voit pas la ville. Rien remue, sauf une feuille rousse ici et là attachée au rameau d'un chêne. La buée descend sur la montagne et estompe l'entrelacs des branches. La pellicule de neige persiste sur le chemin qui se coude en face de moi. Le défaut de neige est le principal sujet de conversation : hôteliers, propriétaires de pentes, loueurs de chalets évaluent en millions de dollars ce que son absence leur fait perdre. A propos du référendum sur la souveraineté quelqu'un avance que pour obtenir une réponse positive il aurait fallu poser une question telle que le non eût été favorable au changement et le oui au statu quo. Le sondeur se fonde sur le fait que la réaction spontanée du Canadien français est presque toujours négative en raison de la vieille méfiance paysanne qu'il porte en lui, transmise qu'elle fut de génération à génération. Le même sondeur, libéral et fédéraliste, omet volontairement de faire intervenir le facteur de la colonisation. Son raisonnement, néanmoins, reste juste. Le paysan français s'est ainsi entêté en terrain négatif, s'y embourbant jusqu'à disparaître.

Je ne connais rien de plus ridicule que la danse du scalp à laquelle se livrent en ce moment les politiciens fédéraux,

danse assortie d'invectives et de menaces envers l'Union soviétique qui habilement a profité de la situation en Iran pour avancer une pièce sur l'échiquier. Aux Etats-Unis, ce sont les débardeurs, organisés et contrôlés par la mafia, dit-on, et à elle soumis, qui prétendent dicter à la Maison-Blanche les mesures de rétorsion. Quel monde ! Si au moins on pouvait dire qu'il fût pris de folie. Mais non, c'est de sa médiocrité qu'il est la proie. Que cette médiocrité largement majoritaire se combine avec la puissance de feu abritée dans les arseneaux, vous voyez ce qu'il en résulte.

Toutes ces crialleries, il faut le comprendre, ne font que servir la cause russe, le gouvernement soviétique pouvant ainsi démontrer au peuple que l'impérialisme atlantique ne vise qu'à l'affamer pour le détruire. La menace devient d'ordre biologique : rien de tel pour revitaliser l'idéologie. J'entends d'ici les poètes moscovites chanter la terre sacrée, exalter les valeureux héros, invoquer s'il le faut les icônes et le Christ Pantocrator face aux hordes d'Asiates que se préparent à lancer sur la sainte Russie les vicieux pornographes de Wall Street.

Jeudi 17 janvier

Il y a eu que la chape a crevé en pluie et que le sol ensuite s'est vitrifié. Le soleil aujourd'hui est devenu pâle sur les coups de midi, et la voûte peu à peu gagnée par les nébuleuses s'est mise à prendre la couleur et l'aspect d'un foin faisané. Le vent rebrousse la collerette d'un pigeon au repos sur un mur. J'ai dû éviter les sentes parce qu'elles étaient de glace tandis qu'en coupant par les travers je foulais la litière de coques et d'aiguilles accumulées sous les arbres. Je me suis avancé sur le marais pris dans des pâtes de verre d'une variété de texture remarquable. Il y avait des endroits avec de longues coulées noires translucides et non loin des bubons comme gonflés de chlore, et aussi de gros cordages couleur d'urine de jument. L'eau vomie des parois s'est solidifiée en amas qui ne sont pas sans rappeler les sculptures de Bernin. Le fleuve, en dessous, tend sa peau de poisson mort.

Mardi 13 février

La terre a été plus silencieuse à cause d'un duvet venu par voltes se déposer sur la croûte. Le soleil s'ébattait dans le bouquet de bouleaux. Plus tendre la voix des patineurs, plus vive la laine des coiffes et des chandails. Le pin et l'épinette tiennent sur leurs aiguilles des houppes de flocons. J'ai pris le chemin de corniche. Je n'ai pas essayé de lire la page neuve nouvellement écrite. La ville est comme un étal de saumons dépecés : il y a du rose et du gris, des opercules, des arêtes arrachées, des museaux morts. Je vais, envahi par la pulvérulence. Chacun de mes pas m'accorde au miracle de la neige mariée à l'herbe et à l'écorce. Que signifie vert, que signifie mésange ? Quel rapport peut bien s'établir entre mes angéliques guerrières casquées de noir, le mot qui les désigne, le mouvement qui les meut, la frondaison persistante où elles hipent et pipent ? Je me convaincs en même temps qu'il existe un subtil réseau de relations dont un comput adéquat pourrait magnifier notre intelligence. J'ai toute l'affaire sur le bout de la langue : un rien me manque pour dénouer le noeud qui me noue et me lie, autant me rattache à la totalité qu'il m'en déconnecte en réduisant la libre circulation du flux et du reflux. Les belles s'effarouchent, volètent, voltigent sans laisser au hasard aucune de leurs plumes, qu'elles éparpillent pourtant mais plus promptement récapitulent, houle ébouriffée, puis fuseau lisse aussitôt dans la touffe du conifère. Et nous voici, la pente abandonnée, face aux débris mayas que le musée propose en ses vitrines. Il me saute aux yeux, tout de suite, que chaque pièce constitue un cosmogramme, ou plus justement s'en constitue, toujours reproduisant l'acte cosmogonique, un et infiniment ramifié. Les dominantes sont l'ocre, le rouge, le noir. J'ai devant moi un plat circulaire où les singes figurés, comme dans la tapisserie de la Dame à la licorne, témoignent que l'oeuvre humaine doit s'accomplir en imitation de la genèse divine. Ce qu'on peut lire ici dans la fable peinte et modelée des Mayas, en accord avec toutes les écritures de tous les autres peuples de la terre, c'est que le règne animal naît du méandre et de la mer sous forme de serpent, lequel verticalisé en un cas par

le Logos donne l'espèce humaine. Cela, peu à peu, la science biologique va le vérifier, prouvant alors la vérité fondamentale dont sont porteuses les images ophiomorphes. Encore se confirme, par la poterie, par la statuaire, la conformité qui existe entre les Indes d'Orient et celles d'Occident que furent d'abord les Amériques. Attitudes, poses, gestes vous alertent par la similitude : ce sont les jambes repliées sous le bassin, le buste vertical appuyé sur le sacrum, flottant sur les eaux flexueuses du ventre ; les paupières closes pour retourner le regard ; les mains et les doigts en position d'accueil. Ici comme là s'édifie la coiffe efflorescente qui prolonge le crâne : c'est un crêt blasonné de cosmoglyphes floraux où le masque animal souvent intervient, masque dont on observe la prédominance particulièrement chez les Indiens de la côte nord-ouest du Pacifique. Mais si l'on songe à la croix plantée sur le Golgotha, ou plutôt surgie de la montagne du Crâne, on constate qu'elle participe de la même originelle et immémoriale source, et qu'elle signifie que l'accès de l'homme à la réalité, à la royauté, à la vie perpétuelle, s'effectue par traversée, mort et résurrection. Ce cycle n'est nullement un cercle vicieux, lequel au contraire est dissout pour que la matière ne demeure pas emprisonnée, pour qu'elle vive incessamment pulsée, constamment accueillie, ce que manifestent tous les monuments des hommes lors de chaque jeunesse du monde ; ce dont ils s'écrivent par les signes fondamentaux que sont le point, le cercle, la spire, la flagelle, l'ove ouvert pour dire le génésique universel ; la droite, le carré pour désigner la compacité terrienne. Ainsi tout concourt à nous conduire vers un lieu que ne saurait déterminer la seule étude des migrations combinée à celle de la géographie. Une rupture peut-être s'est produite ou quelque déviation trop accentuée de la lumière, ou bien l'oblitération de certaines zones sensibles à des flux infiniment plus subtils que notre pensée.

Lundi 3 mars

*Nul comme Gaulois
N'aime aller au bois.*

C'est par ce goût que je reconnais ma lignée. On sait

combien il fut difficile aux fleurs de lys de fixer la colonie, les Français dès leur arrivée cédant à l'atavisme forestier et prenant avec l'Indien la clé des sylves. Un auteur contemporain, dont j'ai lu l'ouvrage manuscrit, identifie d'ailleurs la Celtie à l'Amérique du Nord d'avant la conquête, établissant une correspondance entre chaque nation celte et chaque nation indienne. Quant aux Français d'Amérique, ils seraient aux Anglo-Saxons ce que furent aux Romains les Etrusques, ce qui ne présage rien de bon, mais indique qu'il faut au Québec se déterminer fermement, cesser de jouer à colin-maillard, rompre avec le rien-voir, rien-savoir si, se sentant investi de quelque parole, il veut éviter le passage par le broyeur. Oui, l'air vibrerait si tendrement parmi les érables noirs et les blonds, à l'ombre marine des conifères, dans la plomberie des chênaies, qu'il me devint bientôt douloureux de m'arracher à la joie que chacun de mes pas exaltait. Comme j'avancerais sur la sente escarpée qui festonne les balcons de l'est, une volée de gros-becs se suspendit aux branches. Ils faisaient clip ! clip ! parfois et quand l'un ou l'autre se détachait de son arbre, il fleurissait l'air d'une labelle couleur de soufre qu'emportaient les fragments d'un échiquier. La bande soudain s'égrenait, que des doigts légers autant qu'invisibles en un tour rassemblaient comme on fait avec les cartes, et puis déposaient ici et là sur les rameaux nus, sur les aiguilles vertes des épicéas où ils poussaient leur gorge, le bec clos et pareil à la pointe d'un crayon à bois qu'on vient de tailler. Quand je me suis mis sur le chemin du retour, j'ai entendu l'étourneau se gargariser des gouttes de soleil que blutaient les tamis ligneux de l'ouest. L'herbe devenait dorée sur le talus où le vent du nord l'avait ployée en vague, et la neige se teignait du pastel des premières glycines. J'ai vu que les perches et baliveaux étaient plus déliés que d'habitude et je me suis dit que c'était dû à la subtilité de l'air en cette fin d'après-midi.